

Jacques Ferrandez
Carnets d'Orient

Dernière demeure



casterman

Dernière demeure

J'ai toujours condamné la terreur. Je dois ainsi condamner un terrorisme qui s'exerce aveuglément dans les rues d'Alger, par exemple, et qui un jour peut frapper ma mère ou ma famille. Je crois à la justice, mais je défendrai ma mère avant la justice.

Albert Camus

Pour moi, j'ignore, Camus, si je suis comme toi capable de placer ma mère au-dessus de la justice (...) Il ne s'agit pas de préférer sa mère à la justice, il s'agit d'aimer la justice autant que sa propre mère.

Jules Roy

Cette phrase de Camus, qui lui a été beaucoup reprochée, et encore aujourd'hui en Algérie, a été prononcée en décembre 1957, après la cérémonie du Nobel, en réponse à une question d'un étudiant algérien sur l'action du F.L.N. La réplique de son ami Jules Roy est extraite de son ouvrage La Guerre d'Algérie (éditions Julliard, 1960), publié après la mort de Camus, en hommage à celui-ci.

DU MÊME AUTEUR

L'OUTREMANGEUR
avec Tonino Benacquista

ARRIÈRE-PAYS suivi de NOUVELLES DU PAYS

JEAN DE FLORETTE suivi de MANON DES SOURCES
Pagnol / Ferrandez

Carnets d'Orient
1-DJEMILAH
2-L'ANNÉE DE FEU
3-LES FILS DU SUD
4-LE CENTENAIRE
5-LE CIMETIÈRE DES PRINCESSES
6-LA GUERRE FANTÔME
7-RUE DE LA BOMBE
8-LA FILLE DU DJEBEL AMOUR
9-DERNIÈRE DEMEURE

VOYAGE EN SYRIE
ISTANBUL
IRAK
avec Alain Dugrand
LIBAN
LES TRAMWAYS DE SARAJEVO
RETOURS À ALGER

ARMORIQUES
LES BALADES DE CORTO MALTESE EN BRETAGNE
avec Michel Pierre
Éditions Casterman

LA MALDONNE DES SLEEPING
avec Tonino Benacquista
L'HEURE DU LOUP
avec Rodolphe
NOSTALGIA IN TIMES SQUARE
avec Patrick Raynal
LA BOÎTE NOIRE
avec Tonino Benacquista
Éditions Futuropolis Gallimard

VICTOR PIGEON
avec Tonino Benacquista
Éditions Syros

LOIN DE TOUS RIVAGES
avec Jean-Claude Izzo
Éditions du Ricochet et collection Libro
Éditions Flammarion

CHEZ LES CHEIKS
avec Pierre Christin
Éditions Dargaud

Collection Pleine Lune
L'ŒIL DU LOUP
avec Daniel Pennac
OPÉRATION MARCELLIN
avec Claire Mazard
LA CHANSON DE HANNAH
avec Jean-Paul Nozière
LE JOUR DE TOUS LES MENSONGES
avec Hubert Ben Kemoun
Éditions Nathan

MIDI PILE L'ALGÉRIE
avec Jean-Pierre Vittori
Éditions Rue du Monde

LE TAMBOUR DU DIABLE
avec Philippe Carrese
Éditions Liber Niger

LES CHANTS DE GLACE
avec Gérard Moncomble
Éditions Milan

L'ÎLE DES GENS D'ICI
textes de Azouz Begag
Éditions Albin Michel

MILES DAVIS
collection BD Jazz
Éditions Nocturne

www.casterman.com

ISBN 978-2-203-00368-2
© Casterman 2007

Jacques Ferrandez
Carnets d'Orient

Dernière demeure



Le miroir de la mémoire commune

par Fellag

- **B**radaboum!!! Sbaaaouuumccriiiiiicraaaack!!! Le choc provoqué par des coups de pieds défonçant la porte de notre maison me propulsa vers l'âge adulte, à la vitesse des étoiles que cette violence fit jaillir de tout mon être.

Il était six heures du matin au cœur de l'hiver 1956, c'était la guerre, la guerre d'Algérie.

- Sbaaaouuumccriiiiiicraaaack!

Les semelles aux clous argentés passèrent au travers des planches branlantes qui servaient de porte et la firent céder. À l'intérieur des godasses, des pieds. Et dans le prolongement des pieds, des hommes, des géants de mon point de vue d'enfant couché à même le sol, sur un tapis de laine humide. Là-bas, au fond, au bout de la perspective, des têtes, des rictus, des armes, des casquettes...

Dévoilés par la clarté de la lune et la mince flamme de la lampe à huile que ma mère avait allumée pour me préparer à aller à l'école coranique du village, ces créatures d'outre-monde ressemblaient aux djinns qui peuplaient mon imaginaire.

En quelques secondes, ils nous éjectèrent dans la cour, et nous poussèrent à coups de pieds et de crosses vers la place du village, rejoindre le reste des habitants que nous trouvâmes tremblants tout comme nous de froid dans leurs minces gandouras n'ayant pas eu tout comme nous, le temps d'enfiler un chaud burnous.

Ces hommes terribles qui étaient habillés avec les mêmes costumes de toutes les couleurs hurlaient dans une autre langue que la nôtre et portaient des fusils très lourds qui étaient moins familiers que les folkloriques fusils de chasse de nos pères et de nos oncles.

Ces créatures que les adultes appelaient « les paras » fumaient des cigarettes, buvaient dans des gourdes, ou des petites bouteilles, qu'ils balançaient ensuite dans le torrent qui jouxtait la placette.



Après avoir engueulé, bousculé et humilié Akli, un de mes cousins, un homme d'une soixantaine d'années, très respecté pour sa sagesse, l'un des paras a posé par terre une machine bizarre qu'il portait sur son dos et à laquelle étaient attachés plusieurs fils électriques. Au bout des fils, il y avait des pinces en fer qui ressemblaient à des bouches de crocodiles en plastique qu'on trouvait parfois dans des boîtes de biscuits. L'homme emprisonnait les lobes des oreilles et les bouts des seins de tonton Akli entre les mâchoires des pinces, puis, avec les mains il se mit à tourner la pédale de la machine bizarroïde.

Tonton Akli criait de toutes ses forces. Les paras riaient à gorges déployées. L'un d'eux qui était chauve, je m'en souviens, lui, parlait très fort dans les oreilles et tonton Akli faisait tout le temps « non » de la tête et criait de plus belle à chaque fois que la pédale était actionnée plus rapidement. Soudain l'un des soldats tira un coup de feu si bruyant que toute la montagne répercuta son écho. Dans le pré voisin, un âne est tombé aussitôt en balançant la tête de façon grotesque. Les paras riaient, puis ils tiraient sur d'autres mulets qui tombaient à leur tour. Quand il n'y avait plus d'ânes, ils se mirent à tirer sur les chèvres, puis les moutons, les poules, bref, tout ce qui donnait du lait, des œufs ou de la laine pour soulager quelque peu la misère qui laminait ces contrées oubliées de Dieu et des gouverneurs. À chaque fois qu'un para ratait sa cible, les autres se moquaient de lui en se tapant sur les cuisses et en se pliant en quatre.

Vers le milieu de la journée, les paras ont donné des bonbons aux enfants et des tapes sur le dos des adultes et ils nous ont relâchés.

Cette opération s'était répétée au moins quatre fois en une année avec des variantes qui tournaient toutes autour d'une même thématique et du sempiternel questionnaire: « Avons-nous des Fellagha dans la famille? Y en a-t-il qui sont cachés dans le village? Connaissons-nous X? Avons-nous vu Y?

Vers la mi-journée, ça se terminait par des bonbons et des coups de pieds au cul qui nous faisaient beaucoup plaisir vu le contexte.

Une fois, un événement inattendu perturba le cours de ces séances de torture morale et physique devenues ennuyeuses à la longue.

Un para somma un homme qui traversait un champ de s'arrêter. Il cria l'ordre d'obtempérer, mais l'homme qui lui tournait le dos continuait de marcher, imperturbable, droit tel un roseau, comme s'il défiait l'homme d'arme. L'homme d'arme épaula son fusil et tira dans le dos de l'homme imperturbable qui s'affala de tout son long. Une femme hurla comme une bête blessée.

C'était son fils.

Il était sourd-muet.

Plus tard, en 1958, nous sommes partis à Alger.



Tracts de propagande de l'armée française, souvent rédigés en français et en arabe dans le cadre de l'action psychologique.

De la fenêtre de « l'Oiseau blanc », l'autobus qui nous emmenait vers la ville, je découvrais le monde qui se limitait pour le moment aux câbles qui descendaient et remontaient de façon vertigineuse entre les poteaux électriques et les imposants barrages militaires à peu près tous les quinze kilomètres. Je dormais la moitié du voyage en rêvant d'ânes morts et de sourds-muets qui n'arrivaient pas à se faire entendre...

En arrivant à la gare routière, j'ai découvert l'extraordinaire ruche humaine qui composait la population algéroise d'avant 1962. En remontant les cinq cents mètres en ligne droite qui allaient nous mener chez des cousins qui habitaient la rue Hannibal, en plein cœur de la Casbah, j'étais saisi de vertige par les couleurs des hommes, leur vivacité, et leurs langues auxquelles je ne comprenais pas un traître mot. Durant des escapades qui nous menaient jusqu'au quartier de la marine avec des cousins casbadjis hardis et aventureux, j'ai découvert avec mon regard vierge d'enfant émerveillé, les cafés maures, les hammams, les cinémas, les lupanars, j'ai croisé des légionnaires et des Chinois, des prostituées et des souteneurs, des gendarmes et des voleurs, des cireurs et des porteurs, des marins, des ivrognes, des pêcheurs. Des tissus chatoyants débordaient des petites boutiques sous de basses arcades, des marchands de sardines et de légumes et de fruits vantaient l'article avec des voix de stentor.

Après cette halte de quelques jours à la Casbah, nous avons rejoint Beni-Messous, dans la périphérie d'Alger pour nous installer chez une de mes tantes.

L'été suivant, je suis entré de plain-pied, comme observateur s'entend, dans l'univers des colons opulents. Beni-Messous était un village qui fournissait de la main-d'œuvre agricole à plusieurs domaines vinicoles de cette région avant-garde de la riche Mitidja.

Avec mes nouveaux cousins et mes nouveaux copains, on sillonnait les vignobles, on volait du raisin, on pissait dans les puits, on s'accrochait aux culs des camions et, à l'occasion, on tirait aux lance-pierres sur les toutes nouvelles « Panhard » qui se pavanaient sur les pistes poussiéreuses.

Un jour d'août, la chaleur caniculaire titilla notre soif d'audace jusqu'à nous donner le courage de passer par-dessus la muraille protégeant la propriété de l'une des familles de colons les plus riches de la région.

Cachés derrière de magnifiques arbres fruitiers, nous regardions avec envie les petits Français s'ébrouer dans une piscine de rêve faite de zelliges et de myriades de petits carreaux de faïence hispano-mauresque.

Après avoir chapardé quelques fruits pour calmer notre faim et éteindre notre soif, nous allions quitter les lieux lorsque nous entendîmes des petits cris de joie. Nous nous approchâmes prudemment en nous cachant derrière les arbres et nous arrivâmes dans une petite clairière au milieu de laquelle était creusé un immense bassin destiné à recueillir l'eau pour l'arrosage du jardin potager qui l'entourait. Une dizaine de « petits arabes » y barbotaient joyeusement. Dès qu'ils s'aperçurent de notre présence, ils nous invitèrent à les rejoindre et nous avons plongé avec délice dans cette eau fraîche, verte, au-dessus de laquelle voletaient des centaines de libellules. Depuis ce jour, tous les après-midi nous allions rejoindre les enfants des gardiens et des jardiniers du domaine et nager dans cette piscine des pauvres, remplie de grenouilles, de petits serpents et de plantes aquatiques qui s'accrochaient à nos cheveux. C'était notre petit paradis. Parfois, cachés derrière les fourrés, ou perchés sur les eucalyptus, nous regardions les colons manger, danser, chanter, et quand ils faisaient l'amour, derrière les grandes fenêtres des chambres à coucher, on tombait des arbres.

Plus tard, à l'école, et dans la petite cité où j'ai grandi, j'ai eu des petits copains européens. Ils étaient français, sépharades, maltais, espagnols, italiens, vietnamiens, allemands. Ils ne ressemblaient pas du tout aux enfants de colons. Ils étaient presque aussi pauvres que nous et la guerre leur faisait aussi peur qu'à nous. On était presque pareils sauf qu'on n'était pas du même côté du miroir. Ce n'est pas facile d'être tous du même côté du miroir. Parce que si c'était le cas, qui regarder et qui haïr alors ?

Pourquoi je vous raconte tout ça ? Parce que cette partie de ma vie ressemble à l'univers décrit par Jacques Ferrandez dans sa saga algérienne. Dès que j'ouvre l'un des *Carnets d'Orient*, je me retrouve dans la lumière, les paysages, les personnages, les atmosphères et les passions qui animaient le décor de mon enfance. Lui et moi nous sommes des frères reliés à la même matrice mémorielle.

Face à face, chacun de son côté, nous regardons les mêmes choses aux mêmes moments. Deux frères qui voient l'Histoire se faire au détriment d'eux, sans eux, incapables d'arrêter son cours ou de glisser un grain de sable pour en arrêter les rouages. Alors on dessine, on fait rire, on fait rêver pour mettre du baume sur « tout ça ».

Fellag, comédien, écrivain, humoriste est né en 1950 en Algérie.

Dernier spectacle: Le Dernier Chameau.

Parmi les derniers ouvrages parus :

Rue des petites daurades, roman, Éditions Lattès, 2001.

C'est à Alger, Éditions Lattès, 2002.

Le Dernier Chameau, et autres histoires, nouvelles, Éditions Lattès, 2004.

